beaucoup qui ne font pas difficulté de reconnaître qu'ils n'acceptent pas de croire à l'existence de « Satan ». D'autres ne s'y résolvent qu'à la condition d'interpréter aussitôt cette croyance de façon symbolique, identifiant le Démon au Mal (aux forces mauvaises, au péché, aux tendances perverses de la nature déchue), auquel ils confèrent de la sorte une existence propre, détachée de tout suppôt, de tout être personnel subsistant. Au plus grand nombre, ce thème paraîtra gênant : il n'est que de voir les précautions oratoires que prennent, avant d'en parler, les écrivains les mieux intentionnés. C'est un sujet que minimisent systématiquement, si elles ne le passent pas simplement sous silence, l'apologétique contemporaine et même la catéchèse, devenue si pusillanime, si attentive à ne point trop exiger. Cette impression de gêne et de désagrément que cause l'idée de l'existence du Diable au commun des hommes d'aujourd'hui est facile à observer chez tout lecteur, disons par exemple de la littérature ancienne relative aux Pères du Désert, si familiers avec la présence quotidienne des démons[1] ; même André Gide agace souvent son public, qu'il soit protestant ou catholique, par l'insistance avec laquelle il utilise la notion du Démon ; ce n'est pourtant chez lui qu'un thème mythologique, mais, même réduit à l'état de mythe, nos contemporains n'aiment pas entendre parler de Satan.

Il faut s'enquérir avec plus d'attention sur la motivation d'un tel refoulement, car c'est bien d'un refoulement qu'il s'agit : nous touchons là à un point douloureux sur lequel la conscience n'aime guère se voir interroger, résiste souvent à tout effort d'explicitation, cherche à écarter le problème...

Je proposerai, pour en rendre compte, une hypothèse, simple application d'ailleurs d'un fait d'observation très général : souvent les difficultés qui s'opposent à l'acceptation d'un article de la foi s'expliquent par une méconnaissance profonde de l'objet réel de cette foi : les objections qu'on lui oppose, parfaitement valables et fondées, s'adressent en réalité non à la vraie foi mais à une image déformée jusqu'à la caricature, à un « fantôme », *phantasma*, pour reprendre un mot de saint Augustin[2].

1. Ainsi, sous la plume d'Henri Bremond, si sympathique pourtant aux vieux récits du Désert d'Egypte : « En vérité, beaucoup d'histoires de diables, moins qu'on ne l'a prétendu, un peu plus cependant que nous ne voudrions, avec cela moins malfaisantes qu'on ne le croirait d'abord, voire presque toutes bienfaisantes... » (*Introduction* à : Jean Bremond, *Les Pères du Désert* (coll. *Les Moralistes Chrétiens*), t. I, p. XXVII).

2. *Conf.* IV, 4 (9) ; on se souvient du contexte : entre dix-huit ou vingt ans, saint Augustin pleure sur la mort de son ami : « J'interrogeais mon âme... Elle ne savait que me répondre et si je lui disais : « Espère en Dieu », elle n'obéissait pas et elle avait raison, l'homme très cher que j'avais perdu étant plus réel et meilleur que le mirage en qui je lui ordonnais d'espérer », *quam phantasma in quod sperare jubebatur* (trad. De Mondadon) ; cf. encore *Conf.* VII, 17 (23).